

**MARX et ENGELS
ET
L'EXPEDITION DES MILLE**

Traduction et notes de Georges SARO

Publiés pour la première fois en langue anglaise dans le journal américain *New-York Daily Tribune* au fur et à mesure que se déroulaient les événements dont ils rendaient compte, ces articles de Marx et Engels sur l'expédition des Mille en 1860 sont, à ma connaissance, inédits en français.

La présente traduction a été établie à partir du texte original publié dans l'édition anglaise des oeuvres de Marx et Engels (*Collected Works*, London, Lawrence and Wishart, 1981, vol. 17), et en tenant compte de l'édition allemande (*Werke*, Berlin, Dietz Verlag, 1972, vol. 15), ainsi que des textes réunis dans le volume *Sul Risorgimento italiano* (Roma, Editori Riuniti, 1959).

G. SARO

Karl MARX

La Sicile et les Siciliens

Dans toute l'histoire de l'humanité aucun pays ni aucun peuple n'a souffert aussi terriblement de l'esclavage, des conquêtes et de l'oppression étrangère, aucun n'a lutté aussi irrésistiblement pour sa liberté que la Sicile et les Siciliens. Presque depuis l'époque où Polyphème se promenait autour de l'Etna et où Cérès apprenait aux Sicules comment cultiver le blé, jusqu'à nos jours, la Sicile a été le théâtre d'invasions et de guerres permanentes et d'une résistance inébranlable. Les Siciliens sont un mélange de presque toutes les races du sud et du nord ; d'abord des aborigènes Sicanes avec des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs et des esclaves de toutes les parties du monde, importés dans l'île soit par le commerce soit par les guerres ; et puis des Arabes, des Normands, des Italiens. Les Siciliens au cours de toutes ces transformations et ces modifications ont lutté, et luttent encore, pour leur liberté.

Il y a plus de trente siècles, les habitants de la Sicile résistèrent du mieux qu'ils purent à la supériorité des armes et de la technique militaire des envahisseurs carthaginois et grecs. Ils devinrent tributaires, mais ne furent jamais complètement soumis ni par les uns ni par les autres. Pendant longtemps, la Sicile fut le champ de bataille des Carthaginois et des Grecs. Sa population fut conduite à la ruine et en partie réduite en esclavage ; ses villes, habitées par des Carthaginois et des Grecs, furent les centres d'où se propagèrent à l'intérieur de l'île l'oppression et l'esclavage. Toutefois, ces premiers Siciliens ne laissèrent passer aucune occasion de lutter pour la liberté ou, tout au moins, de se venger le plus possible de leurs maîtres de Carthage et de Syracuse. Enfin, les Romains soumirent Carthaginois et Syracusains et en vendirent comme esclaves le plus possible. En une seule fois, 30.000 habitants de Panormo, l'actuelle Palerme, furent vendus de cette façon. Les Romains firent travailler le sol sicilien par d'innombrables équipes d'esclaves pour nourrir avec le blé sicilien les prolétaires pauvres de la Ville Eternelle. Dans ce but, non seulement ils réduisirent en esclavage les habitants de l'île, mais ils

importèrent des esclaves de toutes les autres régions qu'ils dominaient. Les terribles cruautés des proconsuls, des préteurs et des préfets romains sont connues de tous ceux qui sont un tant soit peu familiarisés avec l'histoire de Rome ou les discours de Cicéron. Dans aucun autre pays peut-être, la cruauté romaine ne célébra de telles orgies. S'ils n'arrivaient pas à payer le tribut écrasant que l'on exigeait d'eux, les malheureux hommes libres des villes et les petits propriétaires de terre étaient vendus sans pitié comme esclaves – eux et leurs enfants – par les collecteurs d'impôts.

Mais tant sous Denys de Syracuse que sous le joug romain, la Sicile connut les plus terribles insurrections d'esclaves, pendant lesquelles la population locale et les esclaves importés firent souvent cause commune. Pendant la dislocation de l'empire romain, différents envahisseurs firent des incursions en Sicile. Puis les Maures devinrent les maîtres de l'île pendant un certain temps, mais les Siciliens, et surtout les populations autochtones de l'intérieur de l'île, résistèrent toujours avec plus ou moins de succès, et peu à peu conservèrent ou conquièrent certains droits. Les premières lumières avaient à peine commencé de chasser les ténèbres médiévales que déjà les Siciliens avaient conquis par la force des armes non seulement de nombreuses libertés municipales, mais aussi les rudiments d'un gouvernement constitutionnel, comme il n'en existait alors nulle part ailleurs. Avant toute autre nation européenne, les Siciliens fixèrent par un vote les revenus de leurs gouvernements et de leurs souverains. Ainsi le sol sicilien a toujours été fatal aux oppresseurs et aux envahisseurs, et les Vêpres siciliennes ont été immortalisées par l'histoire. Quand la maison d'Aragon fit des Siciliens des sujets de l'Espagne, ceux-ci surent maintenir plus ou moins intactes leurs libertés politiques, et ils firent de même sous les Habsbourg et les Bourbons. Quand la Révolution française et Napoléon chassèrent de Naples la tyrannique famille royale, les Siciliens - poussés et séduits par les promesses et les garanties anglaises - accueillirent les fugitifs et les aidèrent dans leur lutte contre Napoléon en versant leur sang et leur argent. Tout le monde connaît la trahison des Bourbons qui a suivi, les subterfuges ou les démentis honteux par lesquels l'Angleterre a essayé et essaie encore de masquer le fait qu'elle a abandonné perfidement les Siciliens et leurs libertés aux tendres soins des Bourbons.

Aujourd'hui, l'oppression politique, administrative et fiscale écrase toutes les classes de la population, et ces calamités sont celles qui sont les plus évidentes. Mais en Sicile, presque toute la terre est encore entre les mains d'un nombre relativement restreint de grands propriétaires fonciers, les barons. Les formes médiévales de tenure existent encore dans l'île, à ceci près que le

paysan n'est plus un serf : il a cessé de l'être environ depuis le XI^e siècle, quand il est devenu libre de louer des terres. Mais les conditions de fermage sont généralement si oppressives que les agriculteurs, dans leur immense majorité, travaillent exclusivement au bénéfice du percepteur et du baron, sans produire presque rien en plus de ce qu'ils doivent verser pour les impôts et le loyer, et restent donc désespérément ou, tout au moins, relativement pauvres. Eux qui produisent le blé sicilien si réputé et les exquis fruits siciliens, ils se nourrissent de haricots toute l'année.

Aujourd'hui la Sicile saigne à nouveau, et l'Angleterre assiste tranquillement à ces nouvelles orgies de l'infâme Bourbon et de ses non moins infâmes favoris, laïcs ou cléricaux, jésuites ou gendarmes. Les déclamateurs bruyants du Parlement anglais emplissent l'air de leurs phrases creuses sur la Savoie et les dangers qui menacent la Suisse, mais ne disent pas un mot sur les massacres qui se déroulent dans les villes de Sicile. Pas un cri d'indignation ne se lève dans toute l'Europe. Aucun homme de gouvernement, aucun Parlement ne déclare que l'idiot assoiffé de sang qui règne à Naples doit être mis au ban de l'humanité¹. Seul, Louis Napoléon, dans tel ou tel but évidemment, non pas par amour de la liberté mais pour accroître la puissance de sa famille ou étendre l'influence française - peut peut-être arrêter la main du boucher menant son oeuvre de destruction. L'Angleterre hurlera à la perfidie, vomira feu et flammes contre la trahison de Napoléon et ses ambitions ; mais les Napolitains et les Siciliens en sortiront gagnants, fût-ce sous un Murat ou sous un quelconque autre souverain. Tout changement ne pourra être qu'un progrès².

¹ Gladstone avait bien stigmatisé la politique gouvernementale dans le royaume de Naples. Ce qui passe dans ce pays, écrivait-il, « c'est la négation de Dieu érigée en système de gouvernement ». Mais c'était en 1851. (W.E. Gladstone, *Deux lettres au lord Aberdeen sur les poursuites politiques exercées par le gouvernement napolitain*, Paris, M. Lévy, 1851, p. 8).

² Un mois et demi plus tard, Victor Hugo portera lui aussi un jugement accablant sur la situation dans le royaume de Naples en 1890 : « Le royaume de Naples [] n'a qu'une institution, la police. Chaque district a sa « Commission de bastonnade ». Deux sbires, Ajossa et Maniscalco, règnent sous le roi ; Ajossa bâtonne Naples, Maniscalco bâtonne la Sicile. Mais le bâton n'est que le moyen turc ; ce gouvernement a de plus le procédé de l'inquisition, la torture. Oui la torture. Ecoutez. Un sbire, Bruno, attache les accusés la tête entre les jambes jusqu'à ce qu'ils avouent. Un autre sbire, Pontillo, les assied sur un gril et allume du feu dessous ; cela s'appelle le « fauteuil ardent ». Un autre sbire, Luigi Maniscalco parent du chef, a inventé un instrument ; on y introduit le bras ou la jambe du patient, on tourne un écrou, et le membre est broyé ; cela se nomme la « machine angélique ». Un autre suspend un homme à deux anneaux par les bras à un mur, par les pieds au mur de face ; cela fait, il saute sur l'homme et le disloque. Il y a les poucettes qui écrasent les doigts de la main : il y a le tourniquet serre-tête, cercle de fer comprimé par une vis, qui fait sortir et presque jaillir les yeux. Quelquefois on échappe ; un homme, Casimiro Arsimano, s'est enfui ; sa femme, ses fils et ses filles ont été pris et assis à sa place sur le fauteuil ardent.[...] Messieurs, il y a un jeune

Écrit fin avril - début mai 1860. Publié pour la première fois comme éditorial dans le *New-York Daily Tribune* du 17 mai 1860.

(*Collected Works*, vol. 17, pp. 370-372 ; *Werke*, vol. 15, pp. 43-45 ; *Sul Risorgimento italiano*, pp. 357-359).

homme de vingt ans qui fait ces choses-là. Ce jeune homme s'appelle François II. Cela se passe au pays de Tibère.[...]

Il fallait délivrer ce peuple ; je dirais presque il fallait délivrer ce roi. Garibaldi s'en est chargé »(Victor Hugo, *Discours du 14 juin 1860 au meeting de Jersey pour Garibaldi et l'Italie*, (s.l.n.d.), pp. 1-2).

Karl MARX

Garibaldi et la Sicile³

Berlin, 28 mai 1860

Le sujet qui domine dans les conversations, ici comme dans toute l'Europe, c'est bien sûr les exploits de Garibaldi en Sicile. Or vous savez que le télégraphe n'a jamais été utilisé de façon aussi honteuse que dans le cas présent, aussi bien de la part de Naples que de Gênes ou de Turin. Les sauterelles ne se sont jamais abattues sur l'Europe en aussi grand nombre que ne le font aujourd'hui les « canards » électriques. Il semble donc utile de rapporter, en peu de mots, ce que l'on pense ici, dans les cercles les plus compétents, des questions siciliennes. Tout d'abord, comme on le sait, l'insurrection a commencé un bon mois avant l'arrivée de Garibaldi ; mais, aussi important que soit ce fait, il peut encore être surestimé, comme l'a montré le « Constitutionnel » de Paris. Les forces militaires dont disposait Naples en Sicile avant que le général Lanza n'y soit envoyé avec des troupes fraîches s'élevaient à peine à 20.000 hommes, dont la plus grande partie avait dû être concentrée dans les forteresses de Palerme et de Messine, si bien que le corps mobile disponible pour la poursuite des insurgés put se targuer d'avoir remporté plusieurs combats, d'avoir dispersé l'adversaire à certains endroits et de l'avoir harcelé dans différentes directions, mais se montra tout à fait insuffisant pour écraser totalement l'insurrection. A l'heure actuelle, il semble y avoir environ 30.000 Napolitains rassemblés à Palerme, les deux tiers d'entre eux tiennent la forteresse pendant que le dernier tiers campe hors de l'enceinte. On dit que 15.000 Napolitains tiennent Messine. Selon les dernières nouvelles, Garibaldi n'a pas poussé au-delà de Monreale. Il est vrai que cette place est située sur les collines qui dominent Palerme du côté de la terre, mais pour améliorer les possibilités offertes par cette position, il manque à Garibaldi, pour l'instant, l'essentiel, une artillerie de siège. Dans l'immédiat, les chances

³ Le titre complet de l'article est : Garibaldi en Sicile - Questions prussiennes. La deuxième partie de l'article n'a pas été traduite.

de Garibaldi, dont l'armée compte environ 12.000 hommes, dépendent donc de deux choses : la rapidité d'extension de l'insurrection dans toute l'île, et l'attitude des soldats napolitains à Palerme. Si ces derniers hésitent, et se prennent de querelle avec les mercenaires étrangers qui se trouvent parmi eux, les moyens de défense de Lanza peuvent se briser dans ses mains. Si l'insurrection se développe, l'armée de Garibaldi prendra des dimensions formidables. Si Garibaldi entre à Palerme, il balayera tout devant lui, sauf à Messine, où les difficultés recommenceront. On se souvient que, en 1848-49, les Napolitains avaient tout perdu, sauf Messine, qui servait de tête de pont entre la Sicile et Naples. Messine avait suffi pour reconquérir toute l'île. La chute de Palerme, et le fait que l'armée de Garibaldi tient toute l'île à l'exception de Messine, seraient cette fois plus décisifs qu'en 1848-49 à cause de la situation politique différente. Si Garibaldi s'empare de Palerme, il sera officiellement soutenu par le « Roi d'Italie ». S'il échoue, sa tentative sera désavouée en tant qu'initiative personnelle. Il y a quelque chose de pathétiquement ironique dans les mots adressés à Victor-Emmanuel par Garibaldi. Celui-ci dit au Roi qu'il va conquérir une nouvelle province, et il espère que le Roi ne va pas la brader comme il l'a fait pour Nice, la patrie de Garibaldi⁴.

⁴ Marx fait ici allusion à la lettre que Garibaldi adressa au Roi Victor Emmanuel au moment de partir pour l'expédition de Sicile :

Sire!

L'appel au secours qui se lève de la Sicile a touché mon cœur et celui de plusieurs centaines de mes anciens soldats. Je n'ai pas conseillé l'insurrection à mes frères de Sicile, mais du moment que ceux-ci se sont dressés au nom de l'unité italienne, représentée dans la personne de votre Majesté, contre la tyrannie la plus honteuse de notre temps, je n'ai pas hésité à prendre la tête de l'expédition. Je sais que l'entreprise dans laquelle je me mets est dangereuse mais j'ai foi en Dieu et dans le courage et dans le dévouement de mes compagnons. Notre cri de guerre sera toujours : « Vive l'unité de l'Italie, Vive Victor-Emmanuel, son premier et son plus vaillant soldat ». Si nous devons échouer, j'espère que l'Italie et l'Europe libre n'oublieront pas que cette entreprise a été inspirée par le sentiment patriotique le plus généreux. Si nous réussissons, j'aurai l'honneur d'orner la couronne de Votre Majesté d'un nouveau fleuron, le plus beau peut-être, à la seule condition cependant que vous ne permettez que vos conseillers le transmettent aux étrangers, comme ils l'ont fait de ma ville natale. Je n'ai pas communiqué mon projet à votre Majesté, parce que je craignais que le grand dévouement que j'ai pour vous ne me persuade de l'abandonner.

De Votre Majesté le sujet le plus affectionné.

Gênes, mai 1860.

G. Garibaldi

(Cité in L. Zini, *Storia d'Italia dal 1860 al 1866*, Milano, Casa ed. Guignoni, 1869, vol. 11, tome 2, pp. 619-620).

Ecrit le 28 mai 1860. Publié pour la première fois dans le *New-York Daily Tribune* du 14 juin 1860.

(*Collected Works*, vol. 17, pp. 381-382 ; *Werke*, vol. 15, pp. 55-56 ; ce texte ne figure pas dans *Sul Risorgimento italiano*)

Friedrich ENGELS

Garibaldi en Sicile

Après une série d'informations les plus contradictoires nous recevons enfin des nouvelles qui semblent dignes de foi sur la merveilleuse marche de Garibaldi de Marsala à Palerme. Il s'agit, en vérité, de l'un des faits d'armes les plus stupéfiants de ce siècle et il paraîtrait presque inexplicable sans le prestige qui précède la marche d'un général révolutionnaire triomphant. Le succès de Garibaldi prouve que les troupes royales de Naples sont encore terrorisées par l'homme qui a tenu bien haut le drapeau de la révolution italienne face aux bataillons français, napolitains et autrichiens, et que le peuple de Sicile n'a pas perdu foi en lui, ou dans la cause nationale.

Le 6 mai, deux bateaux quittent la côte de Gênes avec à bord environ 1400 hommes armés, organisés en sept compagnies, dont chacune est destinée, à l'évidence, à devenir le noyau d'un bataillon à recruter parmi les insurgés⁵. Le 8, ils débarquent à Talamone sur la côte de Toscane et ils convainquent le commandant de ce fort, en usant d'on ne sait quels arguments, de leur fournir du charbon, des munitions et quatre pièces d'artillerie de campagne⁶. Le 10, ils

⁵ D'après un ordre du jour proclamé à bord du *Piemonte* le 7 mai 1860, le corps d'expédition était ainsi organisé :

Sirtori Giuseppe, chef d'Etat-major, Crispi, Manin, Calvino, Maiocchi, Eraziotti, Borchetta, Bruzzesi.

Türr, premier aide de camp du général, Cenni, Montanari, Bandi, Stagnetti.

Bano Giovanni, secrétaire du général.

Commandants des compagnies :

Nino Bixio, commandant de la 1ère compagnie.

Orsini,	2ème	
Stocco,	3 ème
La Masa,	4ème	
Anfossi,	5ème.....	
Carini,	6ème	
Cairolì,	7ème

Intendance, Acerbi, Bovi, Maestro, Rodi.

Corps médical, Ripaci, Boldrini, Giulini. (L. Zini, *Op. cit.*, vol. II, tome 2, pp. 623-624).

⁶ Garibaldi a expliqué plus tard le stratagème utilisé : « Talamone, lors de la visite des Mille, avait un modeste fort, pauvrement armé, et défendu par un officier et quelques vétérans. C'était pour les Mille chose facile que de s'en emparer, même par escalade.

entrent dans le port de Marsala, à l'extrémité occidentale de la Sicile, et débarquent avec tout le matériel, en dépit de l'arrivée de deux bateaux de guerre napolitains qui, au moment voulu, sont incapables d'empêcher le débarquement. L'histoire de l'ingérence britannique en faveur des envahisseurs s'est révélée fautive et est maintenant abandonnée par les Napolitains eux-mêmes⁷. Le 12, la petite troupe avait atteint Salemi, qui se trouve à 18 milles à l'intérieur sur la route de Palerme. Il semble que là les chefs du parti révolutionnaire aient rencontré Garibaldi, aient conféré avec lui et aient rassemblé des renforts, environ 4000 insurgés. Pendant que l'on organisait ces renforts, l'insurrection, réprimée mais non étouffée quelques semaines plus tôt, éclatait à nouveau partout sur les montagnes de la Sicile occidentale, et non sans résultat, comme le montre la journée du 16. Le 15, Garibaldi avec ses 1400 volontaires organisés et 4000 paysans armés avance vers le nord à travers les collines en direction de Calatafimi, où la route de campagne venant de Marsala rejoint la grande route qui relie Trapani à Marsala. La gorge qui mène à Calatafimi, à travers un contrefort du mont Cerrara appelé Monte di Pianto Romano, était défendue par trois bataillons de troupes royales avec cavalerie et artillerie sous le commandement du général Landi. Garibaldi attaqua immédiatement cette position qui fut d'abord obstinément défendue mais, bien

Mais ce moyen ne parut pas convenable à cause du tapage qu'il eût fallu faire. De plus nous n'étions pas certains d'y trouver tout ce dont nous avions besoin. Tout près de là, à San Stefano où existait un autre fort gardé par un bataillon de bersaglieri, il était probable qu'on trouverait le nécessaire.

Par la force? Non ! Il valait mieux s'y prendre adroitement pour tout obtenir de bonne volonté. Ce fut l'affaire d'une casquette de général que le commandant de l'expédition avait, par un heureux hasard emportée dans ses bagages. Cette casquette de général, aux yeux de l'officier de vétérans, produisit un effet magique, et transforma à l'instant le chef révolutionnaire en commandant légal. Nous obtîmes à Talamone tout ce qui était disponible, et le général Türr, envoyé à San Stefano, put compléter nos munitions de guerre » (G. Garibaldi, *Les Mille*, Paris, Silvain, 1875, p. 13).

⁷ Au moment du débarquement des Mille à Marsala il y avait à proximité du port deux bateaux napolitains, le *Stromboli* et le *Capri*, et deux bateaux anglais, l'*Intrepid* et l'*Argus*. Voici ce qu'écrivit Garibaldi sur ce point dans ses *Mémoires* : « La présence des deux navires de guerre anglais influa sur la décision des commandants des bateaux ennemis, naturellement impatients de tirer sur nous, et cela nous donna le temps de terminer notre débarquement.

Il est cependant inexact, comme l'ont prétendu nos ennemis, que les Anglais aient favorisé directement notre débarquement à Marsala, et avec leurs embarcations. Les couleurs respectées et imposantes de la Grande-Bretagne flottant sur deux navires de guerre de la flotte la plus puissante et sur les établissements Ingham firent hésiter les mercenaires du Bourbon » (G. Garibaldi, *Mémoires d'un Chemise rouge*, Paris, Maspéro, 1981, p. 286).

Selon le récit du capitaine de l'*Intrepid*, la présence des bateaux anglais n'eut aucune influence directe sur le débarquement des Mille. Le récit du capitaine de l'*Intrepid* fut confirmé à la Chambre des Communes par le ministre des Affaires Etrangères, lord John Russell, lors de la séance du 21 mai 1861 (Cf. S. Cilibrizzi, *Storia parlamentare, politica e diplomatica d'Italia. Da Novara a Vittorio Veneto*, Napoli, Treves, 1939, vol. 1, pp. 303-304).

qu'il n'ait pu engager dans cette attaque contre les 3000 ou 3500 Napolitains que ses volontaires et une partie très réduite des insurgés siciliens, les troupes royales furent successivement délogées de cinq positions fortes, perdant un canon de montagne et de nombreux hommes, tués ou blessés. Les garibaldiens ont déclaré avoir eu 18 morts et 128 blessés. Les Napolitains prétendent qu'ils se sont emparés d'un des drapeaux de Garibaldi dans cette bataille mais, comme ils avaient trouvé un drapeau oublié à bord d'un des bateaux abandonnés à Marsala, ils ont très bien pu exhiber ce même drapeau à Naples comme preuve de leur prétendue victoire. Toutefois, leur défaite à Calatafimi ne les obligea pas à quitter la ville le soir même. Ils ne la quittèrent que le lendemain matin et après il semble qu'ils n'aient plus opposé de résistance à Garibaldi jusqu'à ce qu'ils arrivent à Palerme. Ils réussirent à atteindre cette ville mais dans un état épouvantable de désorganisation et de désordre. Le fait d'avoir dû succomber devant de simples « flibustiers et de la canaille armée » rappelait d'un coup à leur esprit l'image terrifiante de ce Garibaldi qui, pendant qu'il défendait Rome contre les Français, pouvait encore trouver le temps de marcher sur Velletri et d'enfoncer l'avant-garde de toute l'armée napolitaine, ce Garibaldi qui, par la suite, avait battu sur les pentes des Alpes des soldats d'une toute autre trempe que ceux qu'engendre Naples. Leur retraite précipitée, sans le moindre semblant de résistance, doit avoir augmenté encore leur découragement et la tendance à désertir qui existait déjà dans leurs rangs et quand, à l'improviste, ils se retrouvèrent encerclés et attaqués par cette insurrection qui avait été préparée lors de la rencontre de Salemi, ce fut la débandade. De la brigade de Landi il ne resta à Palerme, par petits groupes successifs, qu'un troupeau désordonné et démoralisé, très fortement réduit en nombre.

Garibaldi entra à Calatafimi le jour même où Landi quitta la ville, c'est-à-dire le 16. Le 17, il était à Alcamo (10 milles) ; le 18, à Partinico (10 milles) et de là il poursuivit vers Palerme. Le 19, une pluie incessante et torrentielle empêcha les troupes d'avancer.

Entre-temps, Garibaldi s'était rendu compte que les Napolitains creusaient des tranchées autour de Palerme et renforçaient les vieux bastions croulants de la ville du côté de la route de Partinico. Les Napolitains disposaient encore de 22.000 hommes au moins et donc, numériquement, l'emportaient sur n'importe quelle force que Garibaldi aurait pu leur opposer. Mais ils étaient démoralisés, leur discipline s'était relâchée, beaucoup d'entre eux commençaient à penser qu'ils pouvaient passer du côté des insurgés, tandis que leurs généraux étaient considérés comme des idiots tant par leurs propres soldats que par l'ennemi. Les seules troupes sûres parmi eux étaient les deux

bataillons étrangers. Les choses étant ainsi, Garibaldi ne pouvait risquer une attaque frontale contre la ville et, de l'autre côté, les Napolitains ne pouvaient rien tenter de décisif contre lui, même si les troupes avaient été en mesure de le faire, car elles devaient de toute façon laisser une forte garnison dans la ville et ne jamais trop s'éloigner. Avec un général d'envergure commune à la place de Garibaldi, ces circonstances auraient conduit à une série d'actions séparées et non décisives, dans lesquelles il aurait pu entraîner à l'art de la guerre une partie de ses recrues, mais où les troupes royales auraient pu aussi, en peu de temps, retrouver une bonne partie de leur confiance et de leur discipline, car elles n'auraient pas pu ne pas obtenir quelque succès dans l'une ou l'autre de ces escarmouches. Mais une guerre de ce type n'aurait convenu ni à une insurrection ni à un Garibaldi. Une offensive audacieuse est le seul type de tactique qu'une révolution peut se permettre ; un succès éclatant, tel que la libération de Palerme, devint une nécessité au moment même où les insurgés arrivèrent en vue de la ville.

Mais comment faire? Et ici Garibaldi prouva de façon brillante qu'il était un général doué non seulement pour la guérilla mais aussi pour des opérations plus importantes.

Le 20 et les jours suivants, Garibaldi attaqua les avant-postes napolitains et les positions autour de Monreale et de Parco, sur la route qui conduit de Trapani et Corleone à Palerme, faisant croire ainsi à l'ennemi que son attaque aurait lieu surtout contre le flanc sud-ouest de la ville et que c'était là qu'était concentré le gros de ses forces. Par une habile combinaison d'attaques et de feintes retraites, il amena le général napolitain à faire sortir de la ville un nombre toujours plus élevé de troupes dans cette direction, jusqu'à ce que, le 24, 10.000 Napolitains apparaissent hors de la ville, vers Parco. C'était ce que voulait Garibaldi. Il les attaqua immédiatement avec une partie de ses forces, se repliant ensuite lentement devant eux, de façon à les éloigner de plus en plus de la ville, et quand il les eut attirés à Piana dei Greci, au-delà de la principale chaîne de montagnes qui traverse la Sicile et qui sépare ici la Conca d'Oro (la Conque d'or, la vallée de Palerme) de la vallée de Corleone, soudain il jeta le gros de ses troupes sur l'autre versant de la même chaîne, dans la vallée de Misilmeri, qui donne sur la mer près de Palerme. Le 25, il établit son quartier général à Misilmeri, à huit milles de la capitale. Nous ne savons pas, faute d'informations, ce qu'il fit des 10.000 soldats napolitains disséminés le long de la seule route, en mauvais état, qui traverse la montagne, mais nous pouvons être sûrs qu'il les a occupés convenablement par une série de nouvelles et apparentes victoires pour les empêcher de revenir trop tôt à Palerme. Ayant ainsi presque diminué de moitié le nombre des défenseurs de la

ville et déplacé sa ligne d'attaque de la route de Trapani à celle de Catane, il put procéder à la grande attaque. Le caractère contradictoire des dépêches reçues ne permet pas de savoir si l'insurrection a précédé l'attaque ou si elle a éclaté quand Garibaldi s'est présenté aux portes de la ville, mais il est certain que le matin du 27 tout Palerme était en armes et que Garibaldi prit d'assaut Porta Termini, sur le flanc sud-est de la ville, où aucun Napolitain ne l'attendait. Le reste est connu ; l'évacuation progressive de la ville, à l'exception des batteries, de la citadelle et du palais royal, par les troupes napolitaines, le bombardement qui suivit l'armistice, la capitulation. Il nous manque encore des détails sur les différentes phases de l'action, mais les faits essentiels sont désormais certains.

En même temps, nous devons affirmer que les manœuvres par lesquelles Garibaldi prépara l'attaque de Palerme le désignent immédiatement comme un général de grande envergure. Jusqu'à aujourd'hui, nous ne le connaissions que comme un chef de guérilla, très habile et très chanceux. Même lors du siège de Rome, sa façon de défendre la ville au moyen de sorties continuelles pouvait difficilement lui offrir l'occasion de s'élever au-dessus de ce niveau. Mais ici, il est sur un bon terrain stratégique, et dans cette épreuve il s'est montré maître dans son art. Sa façon d'amener le commandant napolitain à commettre l'erreur d'envoyer la moitié de ses troupes hors de la ville, sa foudroyante marche latérale pour reparaître à Palerme là où on l'attendait le moins, et son attaque énergique au moment où la garnison est affaiblie : ce sont là des opérations qui portent la marque du génie militaire plus que tout autre événement de la guerre italienne de 1859. L'insurrection sicilienne a trouvé un chef militaire de premier ordre ; espérons que l'homme politique Garibaldi, qui devra bientôt apparaître sur la scène, saura conserver sans tache la gloire du général.

Écrit autour du 7 juin 1860.

Publié pour la première fois comme éditorial dans le *New-York Daily Tribune* du 22 juin 1860.

(*Collected Works*, vol. 17, pp. 386-390 ; *Werke* , vol. 15, pp. 60-64 ; *Sul Risorgimento italiano*, pp. 360-363).

Karl MARX

Nouvelles intéressantes de Sicile
Le différend entre Garibaldi et La Farina
Une lettre de Garibaldi

Londres, 23 juillet 1860

Selon une dépêche reçue aujourd'hui de Palerme, l'attaque imminente du colonel Medici contre Milazzo a décidé le roi de Naples à donner l'ordre à l'armée napolitaine d'évacuer entièrement la Sicile et de se replier dans la partie continentale du royaume.

Bien que cette dépêche doive être confirmée, il paraît indiscutable que la cause de Garibaldi fait son chemin, malgré l'épidémie qui frappe ses troupes, et les intrigues diplomatiques qui affectent son gouvernement.

La rupture ouverte de Garibaldi avec le parti de Cavour, c'est-à-dire l'expulsion de la Sicile de La Farina, l'intrigant notoire, et de Messieurs Griscelli et Toti, corses de naissance et agents de la police bonapartiste de profession, a donné lieu à des commentaires très contradictoires dans la presse européenne. Une lettre privée de Garibaldi à un ami londonien, qui m'a été communiquée avec l'autorisation d'en publier l'essentiel dans la « Tribune », ne laissera aucun doute sur ce qui s'est passé. La lettre de Garibaldi est antérieure à son décret du 7 juillet, par lequel les trois intrigants susdits étaient éloignés sans ménagements de l'île, mais elle explique à fond quels sont les points de désaccord entre le général et le ministre, entre le dictateur populaire et le grand vizir dynastique ; en un mot, entre Garibaldi et Cavour⁸. Ce dernier, en secret

⁸ L'annonce de l'expulsion de La Farina et de ses amis parut dans *Le Constitutionnel* du 16 juillet 1860. Le lendemain, le journal publia la note parue dans le *Giornale ufficiale* de Palerme : « Samedi 7 courant, par ordre spécial du dictateur, ont été expulsés de notre île, messieurs Giuseppe La Farina, Giacomo Griscelli et Pasquale Totti. Messieurs Griscelli et Totti, corses de naissance, sont de ceux qui trouvent le moyen de s'enrôler dans les bureaux de toutes les polices du continent. Les trois expulsés conspiraient à Palerme contre l'ordre de

accord avec Louis Bonaparte, que Garibaldi appelle « cet homme faux », et avec lequel il prévoit « la nécessité de croiser l'épée un beau matin »⁹, Cavour, donc, avait décidé d'annexer morceau par morceau ces tranches de territoire italien que l'épée de Garibaldi réussirait à découper, ou que les insurrections populaires détacheraient de leurs anciens souverains. Ce processus d'annexion au Piémont, morceau par morceau, devait s'accompagner d'un processus simultané de « compensations » pour le Second Empire. De même que Nice et la Savoie ont été le prix qu'il a fallu payer pour la Lombardie et les Duchés, de même la Sardaigne et Gênes sont le prix qu'il faudrait payer pour la Sicile, tout nouvel acte d'annexion séparée devant donner lieu à une nouvelle transaction séparée avec le protecteur du Piémont. Un second démembrement au bénéfice de la France, outre qu'il porterait atteinte à l'intégrité et à l'indépendance de l'Italie, étoufferait immédiatement les mouvements patriotiques à Naples et à Rome. L'opinion de plus en plus répandue selon laquelle l'Italie, pour s'unir sous les auspices du Piémont, devrait rétrécir de plus en plus, devait donner la possibilité à Bonaparte de maintenir à Naples et à Rome des gouvernements séparés, indépendants de nom, mais en fait vassaux de la France. C'est pourquoi Garibaldi considère que sa tâche principale est d'ôter tout prétexte à une ingérence diplomatique de la France, mais - et c'est ce qu'il a compris - d'après lui, cela ne peut se faire qu'en conservant au mouvement son caractère purement populaire et en le dépouillant de tout semblant de lien avec des projets d'agrandissement dynastique. Dès que la Sicile, Naples et Rome auront été libérés, le moment sera venu de les unir au royaume de Victor-Emmanuel, si celui-ci s'engage à les conserver et à les défendre non seulement contre l'ennemi qu'il a devant lui, l'Autriche, mais aussi contre celui qu'il a derrière lui, c'est-à-dire la France. Comptant sans doute un peu trop sur la bonne volonté du gouvernement anglais et sur la situation critique de Louis Bonaparte, Garibaldi pense que tant qu'il n'annexera aucun territoire au

choses actuel. Le gouvernement, qui veille à ce que la tranquillité ne soit pas troublée, ne pouvait tolérer un seul instant la présence au milieu de nous de ces individus qui étaient venus dans des intentions coupables » (*Le Constitutionnel* , 17 juillet 1860). A la suite de cette expulsion, Cavour écrira à La Farina le 14 juillet 1860 :

« Mon cher La Farina.

L'article du *Giornale ufficiale* (de Sicile) nous a indignés, Farini et moi, comme il indignera, je n'en doute pas, tous les hommes honnêtes. C'est un acte sauvage. Comme vous devez publier quelque chose à ce sujet je vous prie de ne rien laisser entendre qui confirme l'accusation portée contre Griscelli et Totti comme étant des espions » (Cf. L.Zini, *op.cit.* , pp. 660-661).

⁹ Lettre de Marx à Engels du 9 juillet 1860 : « A propos : j'ai eu sous les yeux (par l'intermédiaire d'un jeune Anglais du nom de Green) une lettre de Garibaldi où celui-ci peste contre Bonaparte et espère un jour tirer l'épée contre lui » (Marx-Engels, *Correspondance*, tome VI, 1860-1861, Paris, Editions Sociales, p. 190). Selon cette même lettre à Green, l'objectif de Garibaldi était de libérer « l'Italie de Bonaparte » (Marx à Lassalle, 15 septembre 1860, in Marx-Engels, *op. cit.*, p. 208).

Piémont et qu'il comptera uniquement sur des armes italiennes pour libérer l'Italie, Louis Bonaparte n'osera pas intervenir en violant de façon flagrante les principes au nom desquels il a commencé la croisade italienne. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : Garibaldi, qu'il réussisse ou non, est le seul qui, dans les circonstances présentes, offre quelque possibilité de libérer l'Italie non seulement de ses anciens tyrans et de ses anciennes divisions, mais aussi des griffes du nouveau protecteur français. Et la mission particulière pour laquelle Cavour avait dépêché en Sicile La Farina, en compagnie des deux compères corses, consistait précisément à faire échouer ce plan.

La Farina est né en Sicile, où en 1848 il se distingua parmi les révolutionnaires plus par sa haine contre le parti républicain et ses intrigues avec les doctrinaires piémontais que par une énergie véritable ou des exploits mémorables. Après l'échec de la révolution sicilienne et pendant son séjour à Turin, il publia une volumineuse histoire de l'Italie, dans laquelle il fit de son mieux pour exalter la maison de Savoie et dénigrer Mazzini. Lié corps et âme à Cavour, il imprégna la « Société nationale pour l'unité italienne » d'esprit bonapartiste. Devenu le président de cette association, il s'en servit non pas pour favoriser mais pour empêcher toute tentative d'action nationale indépendante. C'est de façon tout à fait cohérente avec ses antécédents que, quand circulèrent les premières rumeurs sur le projet d'expédition de Garibaldi en Sicile, La Farina couvrit de ridicule et d'insultes l'idée même d'une telle expédition. Cependant, quand des mesures immédiates furent prises pour préparer cette audacieuse entreprise, La Farina mobilisa toutes les ressources de la « Société nationale » dans le but de l'empêcher. Comme son opposition n'était pas arrivée à décourager le général et ses hommes et que l'expédition avait déjà levé l'ancre, La Farina s'abandonna avec des ricanements cyniques aux plus funestes prévisions et eut même le front de prédire l'échec total et immédiat de l'entreprise. Cependant, dès que Garibaldi eut pris Palerme et se fut proclamé dictateur, La Farina s'empessa de le rejoindre, muni d'un mandat de Victor-Emmanuel, ou plutôt de Cavour, qui lui conférait le pouvoir d'assumer le commandement de l'île au nom du roi dès que l'annexion aurait été votée. Reçu d'abord, comme il l'admet lui-même, très courtoisement par Garibaldi, en dépit de ses antécédents fâcheux, il se mit immédiatement à prendre des airs de patron, intrigant contre le ministre Crispi, conspirant avec les agents de la police française, ralliant autour de lui les aristocrates libéraux impatientes de mettre fin à la révolution par un vote d'annexion séparée, et proposant, au lieu des mesures nécessaires pour chasser les Napolitains de Sicile, des plans pour exclure de l'administration publique les mazziniens et tous ceux en qui son patron Cavour n'avait pas confiance.

Crispi, par lequel, en minant son ministère, La Farina avait ouvert la série de ses intrigues, avait été pendant longtemps exilé à Londres, où il comptait parmi les amis de Mazzini, et avait fait de la libération de la Sicile le but suprême de ses efforts. Au printemps 1859, sous le déguisement d'une personnalité valaque, et en courant de grands risques personnels, il s'était rendu en Sicile, avait visité toutes les principales villes de l'île et préparé une insurrection pour le mois d'octobre. Les événements de l'automne retardèrent l'insurrection, d'abord jusqu'en novembre, puis jusqu'à cette année. Entre-temps, Crispi s'adressa à Garibaldi qui, tout en refusant de déclencher une insurrection, promit de lui venir en aide dès que celle-ci éclaterait et dès qu'elle se serait consolidée au point de montrer clairement quels étaient les véritables sentiments des Siciliens. Avec sa femme, la seule femme de l'expédition, Crispi accompagna Garibaldi et combattit dans chaque action, pendant que sa femme dirigeait le service des secours aux malades et aux blessés. Tel était l'homme que La Farina essaya d'abord de jeter par-dessus bord, avec le secret espoir, naturellement d'y jeter aussi le dictateur après lui. Garibaldi, soit par égard envers Victor-Emmanuel, soit parce qu'il était soumis à une forte pression de l'aristocratie libérale, a formé, tout en protestant, un nouveau ministère et a congédié Crispi qui, cependant, resta près de lui comme conseiller et ami. Mais dès qu'il eut fait ce sacrifice, il s'aperçut que la démission du ministère Crispi ne lui avait été réclamée avec insistance que pour lui coller un cabinet qui n'était en rien le sien, sauf de nom, mais celui de La Farina et de Cavour et qui, encouragé par la présence de La Farina et comptant sur la protection de Cavour, en très peu de temps aurait paralysé complètement son plan de libération de l'île et aurait retourné toute leur influence dans le pays contre l'intrus niçois, comme on surnommait déjà Garibaldi. Celui-ci sauva alors sa propre cause autant que celle de la Sicile et de l'Italie en expulsant La Farina et les deux compères corses, en acceptant la démission du ministère nommé par La Farina et en constituant un ministère patriotique dans lequel figure Alberto Mario.

Ecrit le 23 juillet 1860.

Publié pour la première fois dans le *New-York Daily Tribune* du 8 août 1860.

(*Collected Works* , vol. 17, pp. 421-424 ; *Werk* , vol. 15, pp. 89-92 ; *Sul Risorgimento italiano* , pp. 364-367).

Friedrich ENGELS

Les mouvements de Garibaldi

Londres, 8 août 1860

La crise en Italie du sud est proche. Si nous devons ajouter foi aux journaux français et sardes, 1500 garibaldiens ont débarqué sur le côte de Calabre et Garibaldi y est attendu d'un moment à l'autre. Mais, même si cette nouvelle est prématurée, il est hors de doute que Garibaldi aura transféré le théâtre de la guerre sur le continent avant la mi-août.

Pour comprendre les mouvements des Napolitains, il faut se rappeler qu'il y a deux courants opposés dans leur armée : le parti libéral modéré, officiellement au pouvoir et représenté par le ministère, et la clique absolutiste, à laquelle appartient la majorité des chefs militaires. Les ordres du ministère sont contrecarrés par les ordres secrets de la Cour et les intrigues des généraux. D'où des mouvements contradictoires et des nouvelles contradictoires. Un jour, on apprend que toutes les troupes royales vont quitter la Sicile, le lendemain on retrouve ces mêmes troupes en train de préparer une nouvelle base d'opérations à Milazzo. Cette situation est caractéristique de toutes les révolutions qui restent à mi-chemin : l'année 1848 offre des exemples de ce genre dans toute l'Europe.

Tandis que le ministère proposait d'évacuer l'île, Bosco, qui semble être le seul homme résolu parmi ce tas de vieilles femmes qui portent les épaulettes de général napolitain, essaya, sans rien dire, de transformer l'angle sud-est de l'île en une forteresse, d'où il aurait pu tenter de reconquérir l'île et, dans ce but, il se dirigea vers Milazzo à la tête d'une troupe formée des meilleurs hommes qu'il pouvait y avoir à Messine. Là, il tomba sur les garibaldiens de la brigade Medici. Toutefois, il ne risqua aucune attaque sérieuse contre celle-ci. Entre-temps, Garibaldi avait été informé et arriva avec des renforts. Le chef des insurgés attaqua alors les troupes royales et, après une lutte acharnée qui dura plus de douze heures, il les écrasa complètement. Les forces engagées des

deux côtés étaient presque égales, mais la position tenue par les Napolitains était très forte. Toutefois, ni les positions, ni les hommes ne purent résister à l'attaque des insurgés qui pourchassèrent les Napolitains à travers la ville jusque dans la citadelle. Là, il ne leur restait plus qu'à capituler, et Garibaldi leur permit de s'embarquer, mais sans leurs armes. Après cette victoire, Garibaldi marcha immédiatement sur Messine où le général napolitain consentit à céder les forts situés à l'extérieur de la ville à condition qu'on le laisse tranquille dans la citadelle. Mais cette citadelle ne peut contenir que quelques milliers d'hommes et ne constituera jamais un obstacle sérieux contre une opération offensive de Garibaldi. Celui-ci a donc très bien agi en évitant à la ville un bombardement qui aurait été la conséquence inévitable d'une attaque¹⁰. Cette série de capitulations à Palerme, Milazzo et Messine doit contribuer à détruire la confiance des troupes royales en elles-mêmes et dans leurs chefs plus qu'un nombre double de victoires. C'est désormais devenu une chose toute naturelle que les Napolitains capitulent toujours devant Garibaldi.

A partir de ce moment-là, il est devenu possible pour le dictateur sicilien de penser à un débarquement sur le continent. Sa flotte à vapeur ne semble pourtant pas être assez nombreuse pour lui permettre de tenter un débarquement plus au nord, à un endroit situé à six ou huit jours de marche de Naples, par exemple dans le golfe de Policastro. C'est pourquoi il aurait décidé de traverser le détroit à l'endroit le plus étroit, c'est-à-dire à l'extrême pointe nord-est de l'île, au nord de Messine. On dit qu'il a concentré à cet endroit un millier d'embarcations, dont la plupart sont très probablement des bateaux de pêche et des felouques, qui sont très courantes dans ces parages, et si le débarquement des 1500 hommes sous le commandement de Sacchi est confirmé, ils formeront l'avant-garde de Garibaldi. L'endroit n'est pas des plus favorables pour entreprendre une marche sur Naples, car cette partie du continent est la plus éloignée de la capitale, mais si sa flotte à vapeur ne peut pas transporter 10.000 hommes d'un coup, il a au moins cet avantage que les Calabrais se joindront à lui immédiatement. Cependant, s'il peut embarquer 10.000 hommes à bord de ses vapeurs et compter sur la neutralité de la marine

¹⁰ Une convention fut signée le 28 juillet 1860 entre le maréchal de camp Thomas de Clary, pour le roi François II, et le major-général Jacob Medici pour le dictateur Garibaldi, selon laquelle la ville de Messine avec ses forts devait être remise à l'armée méridionale, à l'exception de la citadelle, des forts Don Blasco, della Lanterna et San Salvatore qui restaient en possession des troupes napolitaines, « à la condition pourtant de ne pouvoir, en quelque éventualité que ce soit, causer des dommages à la ville, si ce n'est dans le cas où ces ouvrages seraient attaqués et où les travaux d'approche seraient construits dans la ville même ». Si ces conditions étaient respectées la citadelle devait s'abstenir d'ouvrir le feu contre la ville jusqu'à la cessation des hostilités. (Cf. Maxime du Camp, *Expédition des Deux-Siciles. Souvenirs et impressions personnelles. I. La Sicile*, in « Revue des Deux Mondes », 15 mars 1861, p. 353).

royale (qui semble décidée à ne pas combattre contre d'autres Italiens), il peut débarquer quelques hommes en Calabre pour simuler une attaque et se rendre lui-même avec le gros de ses troupes dans le golfe de Policastro, voire dans le golfe de Salerne.

La force dont dispose actuellement Garibaldi comprend cinq brigades d'infanterie régulière, de quatre bataillons chacune ; dix bataillons de Chasseurs de l'Etna ; deux bataillons de Chasseurs des Alpes, qui sont l'élite de son armée ; un bataillon étranger (maintenant italien) sous le commandement du colonel Dunne, un Anglais ; un bataillon du génie ; un régiment et un escadron de cavalerie et quatre bataillons d'artillerie de campagne ; en tout trente-quatre bataillons, quatre escadrons et trente-deux canons, soit environ 25.000 hommes, dont plus de la moitié sont des Italiens du nord, le reste venant des autres régions de l'Italie. La presque totalité de cette force pourra être employée pour l'invasion de Naples car les nouvelles unités qui sont en train d'être organisées suffiront bientôt pour garder la citadelle de Messine et protéger Palerme et les autres villes contre toute attaque. Toutefois, cette force paraît bien réduite quand on la compare avec celle dont le gouvernement napolitain dispose sur le papier.

L'armée napolitaine comprend trois régiments de la garde, quinze régiments de ligne, quatre régiments étrangers de deux bataillons chacun, soit quarante-quatre bataillons ; treize bataillons de chasseurs, neuf régiments de cavalerie et deux d'artillerie ; en tout cinquante-sept bataillons et quarante-cinq escadrons en temps de paix. Si on y ajoute les 9.000 gendarmes qui sont eux aussi parfaitement organisés sur le plan militaire, cette armée compte, en temps de paix, 90.000 hommes. Mais durant ces deux dernières années, elle a été renforcée pour être mise sur le pied de guerre ; on a ajouté un troisième bataillon à chaque régiment ; les escadrons de réserve ont été mis en service actif, les troupes de garnison ont été complétées, et cette armée compte maintenant, sur le papier, plus de 150.000 hommes.

Mais quelle armée ! Belle à voir extérieurement, au point de satisfaire le général le plus exigeant, mais sans vie, sans esprit, sans patriotisme, sans fidélité. Elle n'a pas de traditions militaires nationales. Quand les Napolitains combattirent comme tels, ils furent toujours battus. Ce n'est que dans le sillage de Napoléon qu'ils connurent la victoire. Ce n'est pas une armée nationale. C'est une armée purement royale. Elle a été levée et organisée expressément et exclusivement dans le but de maintenir le peuple soumis. Et elle semble même inadaptée pour cela ; elle comprend un bon nombre d'éléments antimonarchiques qui, maintenant, apparaissent partout en plein jour. Les

sergents et les caporaux en particulier sont presque tous des libéraux. Des régiments entiers crient : « Viva Garibaldi ». Aucune armée n'a connu autant le déshonneur que cette armée entre Calatafimi et Palerme, et si les troupes étrangères et quelques Napolitains ont bien combattu à Milazzo, il ne faut pas oublier que ces éléments de choix ne représentent qu'une petite minorité dans l'armée.

Ainsi, il est à peu près sûr que si Garibaldi débarque avec une force suffisante pour obtenir quelques succès sur le continent, aucune concentration massive de troupes napolitaines ne pourra lui barrer la route avec quelque chance de succès, et nous pouvons nous attendre à apprendre d'un moment à l'autre qu'il est en train de poursuivre sa marche triomphale, de Scylla à Naples, avec 15.000 hommes contre une armée dix fois plus nombreuse.

Ecrit autour du 7 août 1860.

Publié pour la première fois dans le *New-York Daily Tribune* du 23 août 1860.

(*Collected Works* , vol.17, pp. 449-452 ; *Werke*, pp. 120-123 ; *Sul Risorgimento italiano*, pp. 368-371).

Friedrich ENGELS

La progression de Garibaldi

A mesure qu'ils se déroulent, les événements commencent à nous donner une idée du plan que Garibaldi avait préparé pour libérer l'Italie du sud, et plus nous entrons dans la connaissance de ce plan, plus nous admirons l'ampleur de ses proportions. Un plan pareil n'aurait pu être conçu et son exécution n'aurait pu être tentée dans aucun autre pays que l'Italie, où le Parti national est si parfaitement organisé, et si entièrement contrôlée par le seul homme qui a brandi l'épée avec des succès éclatants pour la cause de l'unité et de l'indépendance de l'Italie.

Le plan ne se limitait pas à la libération du royaume de Naples. Les Etats du Pape devaient être attaqués simultanément de façon à tenir occupée l'armée de Lamoricière et les Français à Rome, ainsi que les troupes de Bombalino¹¹. Autour du 15 août, 6.000 volontaires transférés peu à peu de Gênes au Golfo degli Aranci, sur la côte nord-est de la Sardaigne, devaient débarquer sur les côtes des Etats du Pape. Au même moment, l'insurrection devait éclater dans les différentes provinces napolitaines du continent, et Garibaldi devait traverser le détroit de Messine et débarquer en Calabre. Certains propos de Garibaldi sur la couardise des Napolitains et la nouvelle, rapportée par le dernier vapeur, qu'il est entré à Naples où il a été accueilli triomphalement, nous amènent à penser qu'une insurrection dans les rues de la ville, rendue inutile par la fuite du roi, faisait partie du plan.

Le débarquement dans les Etats du Pape, comme on le sait, a été empêché en partie par les résistances de Victor-Emmanuel, en partie, surtout, parce que Garibaldi lui-même était convaincu que ses hommes n'étaient pas en mesure d'entreprendre une campagne indépendante. C'est pourquoi il les emmena en Sicile, laissant une partie d'entre eux à Palerme et envoyant les autres, au moyen de deux bateaux, qui firent le tour de l'île, à Taormina, où

¹¹ François II roi des Deux-Siciles, fils de Ferdinand II, surnommé le « re Bomba » parce qu'il avait fait bombarder Messine en 1848.

nous les retrouverons bientôt. Entre-temps, les soulèvements survinrent comme prévu dans les villes des provinces napolitaines, et de façon telle qu'il apparut clairement à quel point le parti révolutionnaire était bien organisé et le pays mûr pour une insurrection.

Le 17 août, l'insurrection éclata à Foggia dans les Pouilles. Les dragons, forçant la garnison de la ville, passèrent du côté du peuple. Le général Flores, qui commandait la région, envoya deux compagnies du 13^{ème} régiment qui, à peine arrivées, firent de même. Alors, le général Flores se déplaça en personne, accompagné de son état-major, mais il ne put rien faire et dut se retirer. Cette façon de procéder montre que Flores lui-même n'avait pas l'intention d'opposer une résistance sérieuse au parti révolutionnaire. S'il avait voulu agir sérieusement, il aurait envoyé deux bataillons au lieu de deux compagnies, et quand il y alla lui-même, il aurait pu le faire à la tête de toutes les forces dont il pouvait disposer au lieu de se faire accompagner simplement par quelques aides de camp et quelques ordonnances. Le fait même que les insurgés lui aient permis de quitter la ville montre qu'il existait au moins une entente tacite. Un autre soulèvement éclata dans la province de Basilicate. Là, les insurgés rassemblèrent leurs forces à Carletto Perticara, un village situé près du fleuve Lagni (il doit s'agir de la localité appelée Corleto dans les dépêches).

De cette région montagneuse et reculée, ils marchèrent sur Potenza, le chef-lieu de la province, où ils arrivèrent au nombre de 6.000 le 17. La seule résistance qu'ils rencontrèrent leur fut opposée par environ 400 gendarmes, qui furent dispersés après un bref accrochage et qui, ensuite, revinrent se rendre l'un après l'autre. Un gouvernement provisoire fut constitué au nom de Garibaldi et on installa un pro-dictateur. C'est l'intendant royal (le gouverneur de la province) qui aurait accepté ce poste. C'est là un autre signe qui montre à quel point la cause des Bourbons est considérée comme perdue par ceux-là mêmes qui la servent. Quatre compagnies du 6^{ème} régiment de ligne furent envoyées de Salerne pour mater cette insurrection mais quand ils arrivèrent à Auletta, à environ 23 milles de Potenza, ils refusèrent d'aller plus loin et crièrent « Viva Garibaldi ». Ce sont là les seuls soulèvements sur lesquels nous ayons eu des détails. Mais nous savons aussi que d'autres villes ont rejoint les insurgés ; par exemple, Avellino, une localité située à moins de 30 milles de Naples ; Campobasso, dans la province de Molise (sur l'Adriatique), et Celenza dans les Pouilles, qui doit être l'endroit appelé Cilenta dans les dépêches et qui se trouve à mi-chemin entre Campobasso et Foggia ; et, maintenant Naples elle-même doit être ajoutée à la liste.

Entre-temps, pendant que les villes des provinces napolitaines remplissaient au moins cette partie de la tâche qui leur avait été confiée, Garibaldi ne restait pas inactif. A peine revenu de son voyage en Sardaigne il prit les dernières dispositions pour le passage sur le continent. Son armée était composée maintenant de trois divisions, commandées par Türr, Cosenz et Medici. Les deux dernières, concentrées près de Messine et du cap Faro, reçurent l'ordre de marcher vers la côte septentrionale de la Sicile, entre Milazzo et Faro, comme si elles devaient embarquer à cet endroit et débarquer sur la côte de Calabre, au nord du détroit, près de Palmi ou de Nicotera. Pour ce qui est de la division Türr, la brigade Eber était installée près de Messine et la brigade Bixio avait été envoyée à l'intérieur, à Bronte, pour y réprimer des troubles. Toutes les deux reçurent l'ordre de se rendre immédiatement à Messine où, le soir du 18 août, la brigade Bixio avec les hommes transférés de Sardaigne fut embarquée sur deux bateaux, le Torino et le Franklin et sur des transports pris en remorque.

Environ dix jours plus tôt, le major Missori, qui avait franchi le détroit avec 300 hommes, avait traversé sain et sauf les lignes napolitaines et avait atteint la région montagneuse et accidentée de l'Aspromonte. Là, il fut rejoint par d'autres petits détachements qui traversèrent le détroit les uns après les autres et par des insurgés calabrais, si bien qu'à ce moment-là il se trouva à la tête d'un corps d'environ 2.000 hommes. Les Napolitains avaient envoyé environ 1.800 hommes contre cette petite troupe après qu'elle eut débarqué mais ces 1.800 héros s'arrangèrent pour ne pas rencontrer les garibaldiens.

Le 19 à l'aube, l'expédition de Garibaldi (car il était lui-même à bord) débarqua entre Melito et le cap Spartivento, à l'extrême pointe méridionale de la Calabre.

Ils ne rencontrèrent pas de résistance. Les Napolitains avaient été si entièrement trompés par les mouvements qui faisaient prévoir un débarquement au nord du détroit, qu'ils négligèrent tout à fait la région du sud. C'est ainsi que 9.000 hommes traversèrent le détroit en plus des 2.000 rassemblés par Missori.

Quand ces derniers eurent rejoint Garibaldi, celui-ci marcha immédiatement sur Reggio, qui était occupée par quatre compagnies de ligne et quatre de chasseurs. Cette garnison, cependant, devait avoir reçu des renforts, parce que d'après les dépêches, le 21 des combats très violents eurent lieu devant Reggio, ou à l'intérieur de cette ville. Après que Garibaldi eut pris d'assaut quelques positions extérieures, l'artillerie du fort de Reggio refusa de

continuer à tirer et le général Viale capitula¹². C'est au cours de ce combat que le colonel De Flotte (le député républicain de Paris à l'Assemblée législative de 1851) fut tué¹³.

La flotte napolitaine du détroit se distingua en ne faisant rien. Après que Garibaldi eut débarqué, un des commandants de la flotte télégraphia à Reggio qu'il était impossible aux navires d'opposer quelque résistance que ce fût, parce que Garibaldi avait avec lui huit gros bateaux de guerre et sept transports! La flotte ne s'opposa même pas au passage de la division du général Cosenz, qui doit avoir lieu le 20 ou le 21, à l'endroit le plus étroit du détroit, entre Scylla et Villa San Giovanni, là où les bateaux et les troupes napolitaines étaient justement le plus concentrés. Le débarquement de Cosenz fut marqué par un grand succès. Les deux brigades de Melendez et Briganti (les Napolitains disent bataillons au lieu de brigades) et le fort de Pezzo (et non Pizzo, comme le disent certaines dépêches ; Pizzo se trouve plus au nord, après Monteleone) se rendirent sans coup férir. Cela doit s'être passé le 21, le jour où Villa San Giovanni fut aussi occupée après un bref affrontement.

En trois jours, Garibaldi s'était ainsi rendu maître de toute la côte qui longe le détroit, y compris quelques points fortifiés. Les rares forts encore occupés par les Napolitains ne servent désormais plus à rien.

Les deux jours suivants semblent avoir été employés à faire passer le reste des troupes et du matériel - du moins n'avons-nous pas de nouvelles d'autres combats jusqu'au 24, date à laquelle, selon les dépêches, un violent bombardement aurait eu lieu dans une localité appelée Piale dans les dépêches,

¹² « (Le 21 août) à cinq heures et demi la citadelle (de Reggio) capitulait, ses troupes sortaient avec armes et bagages, emportant trois jours de vivres ; tout le matériel des forts restait en notre pouvoir » (Maxime du Camp, *op.cit.*, p. 366).

¹³ A la mort de De Flotte, Garibaldi publia en son honneur l'ordre du jour suivant :

Ordre du jour du 24 août 1860.

« Nous avons perdu De Flotte.

Les épithètes de brave, d'honnête de vrai démocrate sont impuissantes à rendre tout l'héroïsme de cette âme incomparable.

De Flotte, noble enfant de la France est un de ces êtres privilégiés qu'un seul pays n'a pas le droit de revendiquer. Non, De Flotte appartient à l'humanité entière ; car, pour lui, la patrie était partout où un peuple souffrant se levait au nom de la liberté. De Flotte mort pour l'Italie a combattu pour elle comme il eût combattu pour la France. Cet homme illustre a donné un gage précieux à la fraternité des peuples que l'humanité se propose ; frappé dans les rangs des chasseurs des Alpes, il était, avec nombre de ses braves compatriotes, le représentant de cette généreuse nation qui peut bien s'arrêter un instant mais qui est destinée par la Providence à marcher à l'avant-garde des peuples et de la civilisation du monde.

G. Garibaldi » (Cité in A. Dumas, *Les Garibaldiens. Révolution de Sicile et de Naples*, Paris, M. Levy, 1868, pp. 209-210).

mis que nous ne trouvons pas sur les cartes géographiques. C'est peut-être le nom d'un torrent de montagne coulant dans une gorge qui aurait pu être utilisée par les Napolitains comme position défensive. Cette bataille aurait eu une issue incertaine. Après quelque temps, les garibaldiens firent une proposition d'armistice que le commandant napolitain transmit à son général en chef à Monteleone. Mais, avant que la réponse n'arrive, les soldats napolitains semblent être arrivés à la conclusion qu'ils en avaient assez fait pour leur roi et ils se sont dispersés en abandonnant les batteries.

Il semble aussi que le gros des troupes napolitaines, sous le commandement de Bosco, soit resté tranquillement pendant tout ce temps à Monteleone, à quelques trente milles du détroit. Elles ne semblent pas avoir été très impatientes de combattre les envahisseurs, si bien que le général Bosco est allé à Naples chercher six bataillons de chasseurs qui sont, après la garde et les troupes étrangères, les troupes les plus sûres de l'armée. Il reste à voir si ces six bataillons ne sont pas aussi contaminés par le sentiment de découragement et de démoralisation qui règne dans l'armée napolitaine.

Ce qui est sûr, c'est que ni eux ni d'autres troupes n'ont été en mesure d'enpêcher Garibaldi d'effectuer sa marche victorieuse, et très probablement sans obstacles, sur Naples, où il trouva, alors que la famille royale avait pris la fuite, les portes de la ville grand ouvertes pour l'accueillir triomphalement.

Écrit autour du 1er septembre 1860. Publié pour la première fois comme éditorial dans le *New-york Daily tribune* du 21 septembre 1860. (*Collected Works*, vol. 17, pp. 471-475 ; *Werke*, vol. 15, pp. 150-155 ; *Sul Risorgimento itallano*, pp. 379-383).

Friedrich ENGELS

Garibaldi en Calabre

Nous disposons maintenant d'informations plus détaillées sur la conquête du sud de la Calabre par Garibaldi et la déroute totale du corps napolitain chargé de sa défense. En ce moment de sa carrière triomphale, Garibaldi a prouvé non seulement qu'il est un chef courageux et un stratège habile, mais également un général scientifique. L'attaque ouverte contre une chaîne de forts côtiers est une entreprise qui exige non seulement un talent militaire mais aussi de la science militaire, et il est satisfaisant de constater que notre héros, qui de toute sa vie n'a pas passé un seul examen militaire et dont on ne peut guère dire qu'il a fait partie d'une armée régulière, s'est trouvé aussi entièrement à son aise sur un champ de bataille de ce type que sur un autre.

La pointe de la botte italienne est formée par la chaîne montagneuse de l'Aspromonte, qui culmine au sommet de Montalto, haut de 4300 pieds environ. De ce moment, les eaux descendent vers la mer par de nombreuses gorges profondes qui partent du mont Montalto comme autant de rayons d'un demi-cercle dont le pourtour est constitué par la côte. Ces gorges, avec les lits des différents torrents qui, en cette saison, sont à sec, sont appelées *fumare* et constituent autant de positions pour une armée en retraite. Elles peuvent, il est vrai, être contournées du côté du Montalto, en particulier parce que des chemins muletiers et des sentiers courent le long de la crête de chaque contrefort et sur la chaîne principale de l'Aspromonte elle-même, mais l'absence totale d'eau sur les hauteurs rendrait une manœuvre de ce type, avec des forces nombreuses, plutôt difficile en été. Les contreforts des collines descendent vers la côte, où ils se jettent dans la mer en rochers abrupts et découpés. Les forts qui gardent le détroit entre Reggio et Scylla sont construits en partie sur la plage, mais encore plus souvent sur des rochers bas et saillants près de la côte. En conséquence, on peut les dominer et les observer du haut des rochers plus élevés qui les entourent, et bien que ces points dominants soient inaccessibles à l'artillerie et soient pour la plupart hors de portée du vieux fusil Brown Bess, si bien qu'on ne tint aucun compte de ces rochers quand on construisit les forts, ils ont pris maintenant une importance décisive

après l'introduction du fusil moderne. Ils sont pour la plupart à portée de fusil et désormais commandent en réalité les forts. Dans ces circonstances, une attaque en force contre ces forts, dédaignant toutes les règles d'un siège régulier, était pleinement justifiée. Garibaldi évidemment devait faire ce qui suit : envoyer une colonne le long de la grande route qui suit la côte sous le feu des forts, pour simuler une attaque frontale contre les troupes napolitaines, et conduire une autre colonne sur les collines, aussi haut dans les *fiumare* que le permettaient la nature du terrain ou l'étendue du front formé par toutes les positions défensives des Napolitains, contournant ainsi aussi bien les troupes que les forts et s'assurant dans chaque combat l'avantage de la position dominante.

C'est pourquoi le 21 août Garibaldi envoya Bixio avec une partie de ses troupes le long de la côte en direction de Reggio, pendant que lui-même avec un petit détachement et les troupes de Missori qui l'avaient rejoint se dirigeaient vers les montagnes.

Les Napolitains, huit compagnies, soit 1200 hommes environ, occupèrent une *fiumara* à proximité immédiate de Reggio. Bixio, qui attaqua le premier, envoya une colonne à l'extrême gauche sur la plage de sable pendant que lui-même avançait sur la route. Les Napolitains cédèrent bientôt ; mais leur aile gauche, sur les collines, tint bon contre les quelques hommes de l'avant-garde de Garibaldi jusqu'au moment où arrivèrent les hommes de Missori qui les obligèrent à reculer. Ils se retirèrent alors dans le fort qui se trouve au centre de la ville et dans une petite redoute sur la côte. Cette dernière fut enlevée grâce à une attaque extrêmement courageuse de trois compagnies de Bixio qui firent irruption sur une embrasure. Le fort le plus important fut bombardé par Bixio avec les deux canons lourds napolitains et les munitions trouvées dans la redoute ; mais ceci n'aurait pas pu obliger le fort à se rendre si les francs-tireurs de Garibaldi n'avaient occupé les hauteurs dominantes d'où ils pouvaient voir et atteindre les servants des batteries. Le but recherché fut atteint. Les artilleurs abandonnèrent les plates-formes et se réfugièrent dans les casemates. Le fort se rendit, une partie des hommes se joignant à Garibaldi, la majorité d'entre eux s'en retournant chez eux. Pendant que ceci se passait à Reggio et que toute l'attention des navires napolitains était concentrée sur ce combat, sur la destruction du vapeur Torino qui s'était échoué et sur l'embarquement simulé des hommes de Medici à Messine, Cosenz réussit à faire sortir des eaux de Faro Lagore 1.500 hommes dans soixante embarcations et à les faire débarquer sur la côte nord-ouest entre Scylla et Bagnara.

Le 23, un bref accrochage eut lieu près de Salice, au nord de Reggio. Cinquante garibaldiens - des Anglais et des Français - commandés par le

colonel De Flotte, battirent des Napolitains quatre fois plus nombreux. C'est dans cet affrontement que De Flotte perdit la vie. Le même jour le général Briganti qui commandait sous Viale une brigade dans le sud de la Calabre eut une entrevue avec Garibaldi pour savoir quelles conditions lui seraient faites s'il passait dans le camp italien. Mais cette entrevue n'eut aucun résultat, sinon de montrer que les Napolitains étaient complètement démoralisés. A partir de ce moment-là, il ne fut plus question pour eux de victoire mais uniquement de reddition. Briganti et Melendez, qui commandait la deuxième brigade mobile dans le sud de la Calabre, avaient occupé une position près de la côte, entre Villa San Giovanni et Scylla, déployant leur aile gauche vers les hauteurs près de Fiumara di Muro. Leurs forces réunies devaient s'élever à 3.600 hommes environ.

Ayant établi le contact avec Cosenz, qui avait débarqué à l'arrière de ce corps, Garibaldi encercla complètement les Napolitains et attendit tranquillement qu'ils se rendent, ce qu'ils firent le 24 au soir. Il les désarma et permit aux hommes de rentrer chez eux, s'ils le désiraient, ce que fit la majorité d'entre eux. Le fort de Punta di Pezzo se rendit également et les postes fortifiés d'Alta Fiumara, Torre Cavallo et Scylla suivirent l'exemple, découragés tant par les coups de feu qui partaient des hauteurs dominantes que par la défection générale des autres forts et des troupes sur le terrain. C'est ainsi que non seulement fut assurée la domination absolue des deux côtés du détroit, mais que fut conquis tout le sud de la Calabre et que les troupes napolitaines qui furent envoyées pour défendre cette région furent faites prisonnières et renvoyées chez elles en moins de cinq jours¹⁴.

Cette série de défaites brisa toute capacité de résistance ultérieure dans l'armée napolitaine. A Monteleone, les officiers de bataillons restants de Viale décidèrent de défendre leur position pendant une heure, pour sauver les apparences, et puis de déposer les armes. L'insurrection dans les autres provinces fit de rapides progrès. Des régiments entiers refusèrent de marcher contre les insurgés, et il y eut des désertions dans tous les corps et même parmi

¹⁴ Nous avons corrigé la graphie des noms de lieu d'après le récit de Maxime du Camp : « Garibaldi avait quitté la Sicile le 19 août, au milieu de la nuit ; le 23 au soir, il avait pris Reggio, avait désarmé deux brigades napolitaines, et il était maître, sans coup férir, des forts d'Alta-Fiumara, Punta-del-Pezzo, Torre-Cavallo et Scylla. Le détroit était à lui, la marine napolitaine, absolument annihilée, était réduite à s'abriter prudemment sous la citadelle même de Messine, et le terrible passage tant redouté pour notre armée ne devenait plus qu'une courte promenade en mer. Ulysse avait conjuré Charybde et Scylla » (Maxime du Camp, *op.cit.*, p. 369).

les troupes qui défendaient Naples. La route de Naples était enfin ouverte au héros d'Italie.

Ecrit autour du 6 septembre 1860. Publié pour la première fois comme éditorial dans le *New-York Daily Tribune* du 24 septembre 1860.
(*Collected Works*, vol. 17, pp. 476-478 ; *Werke*, vol. 15, pp. 155-158 ; *Sul Risorgimento italiano*, pp. 384-386).